

Quand il était encore temps, je n'ai rien dit ...

écrit par Glazik | 2 septembre 2017

Les Bretons, sont hélas formatés comme les autres, par des années de baratins politico-médiatiques bien-pensants.

Ils sont en majorité d'accord sur le fait que leur vie change, en mal, qu'il y a trop d'étrangers musulmans qui ne respectent pas leur mode de vie et imposent le leur.

Ils sont inquiets pour leurs enfants, mais, ils ne votent pas FN, ce n'est pas bien de voter FN !

Non, on leur a dit que le FN c'était le mal absolu, le parti de la haine de l'autre, alors, ils préfèrent la haine de soi !

Un texte paru sur le site Breizh-info.com résume parfaitement la situation de folie dans laquelle se trouve la majorité de la population occidentale :

« Quand la droite au pouvoir a voté le regroupement familial et la première vague d'immigration en France, je n'ai rien dit, j'y voyais de la main d'oeuvre bon marché ainsi qu'un enrichissement culturel.

Quand certains de ces enfants d'immigrés de première et de deuxième génération ont commencé à brûler leurs banlieues et leurs ghettos, je n'ai rien dit, cela ne me concernait pas directement dans mes beaux quartiers.

Quand des jeunes filles issues de cette immigration se sont mises à porter le foulard islamique, je n'ai rien dit, n'y voyant que des cas isolés et minoritaires, à ne pas stigmatiser.

Quand Jean-Marie Le Pen expliquait déjà dans les années 80 que l'immigration était une menace pour la France et les Français, je me suis levé pour le faire taire et pour dire que c'était un menteur diabolique.

Quand des Français de souche, devenus minoritaires ethniquement dans leurs quartiers, ont commencé à se replier dans la France périphérique, j'ai hurlé au

racisme, au repli sur soi, et au besoin de mixité sociale.

Quand des quartiers entiers de Roubaix, de banlieue parisienne ou marseillaise, sont devenus majoritairement musulmans et leurs commerces halal, je me suis félicité de la diversité culturelle française.

Quand des journalistes ont publié des caricatures du prophète Mahomet, je me suis indigné de la stigmatisation à l'encontre de mes frères musulmans.

Quand des islamistes – issus de ces premières vagues d'immigration en France – ont assassiné ces journalistes, j'ai pleuré, en sortant mes bougies et mes crayons, en refusant tout amalgame, et en pleurant la liberté d'expression bafouée.

Quand des islamistes (bis) ont tué ou blessé froidement des centaines de mes concitoyens dans une salle de spectacle, j'ai hurlé haut et fort qu'ils n'auraient pas ma haine et qu'il fallait combattre le racisme.

Quand des millions de Syriens, d'Africains, d'Asiatiques, se sont lancés en direction de l'Europe pour fuir la guerre, la famine, le climat, la pauvreté économique, j'ai poussé mon gouvernement à leur ouvrir grand les portes, à les accueillir, et à les intégrer.

Quand des hommes et des femmes ont protesté – évoquant notamment l'échec de l'intégration des premières vagues d'immigration et le nombre de nouveaux arrivants – j'ai eu honte d'être le concitoyen de racistes et de xénophobes, intolérants et réactionnaires.

Quand mon fils de trois ans s'est fait assassiner par des islamistes lors d'un voyage en Catalogne, j'ai ressenti le besoin de pleurer dans les bras d'un Imam sous l'oeil des caméras.

Quand on m'a fait remarquer que les attentats étaient presque toujours commis par des musulmans, j'ai agressé physiquement mon interlocuteur et demandé son arrestation par la police.

Quand j'ai entendu un chroniqueur expliquer à la radio que la délinquance en Europe était majoritairement le fait des nouveaux immigrés ou de ceux issus des premières générations d'entre eux en Europe, j'ai réclamé sa mort sociale, et souhaité que mon pays adopte une loi réprimant sévèrement les propos à caractère raciste, xénophobe, homophobes ...

Quand ma fille de 18 ans s'est faite violer par quatre migrants lors d'un séjour en Italie, tandis que son compagnon était roué de coups, j'ai immédiatement condamné toute tentative de récupération populiste, en appelant à la retenue, et en tentant d'expliquer ce geste par la détresse humanitaire, sociale, ainsi que par la différence de perception de la femme dans d'autres cultures.

Et puis un beau matin, j'ai ouvert la fenêtre, pensant au cadavre de mon fils, aux atrocités commises sur ma fille, mais surtout à ces hommes à la peau sombre qui frappaient à la porte de mon domicile, en exigeant, appuyés par des agents de l'Etat, que je leur cède une partie de mon appartement, désormais trop grand pour moi.

J'ai en effet perdu mon fils assassiné ; ma fille violée est partie s'installer en Pologne chez son ami et ne m'adresse plus la parole. Et ma femme – dont je respecte le choix – a préféré partir vivre avec ce bel étalon noir avec qui nous faisons des parties à trois. Je suis seul.

Et du 10ème étage de mon chic appartement parisien, effrayé par ce réveil brutal et par ces gens, à ma porte, j'ai sauté, pensant encore une fois que ma grille idéologique me permettrait de m'en sortir, indemne.

Je me suis dit « jusqu'ici tout va bien, jusqu'ici tout va bien, jusqu'ici tout va bien » . Et puis pouf, plus rien.

Je suis mort comme j'ai vécu, comme un lâche dont le sang macule désormais le trottoir. »

Julien Dir.

Breizh-info.com, 2017, dépêches libres de copie et de diffusion sous réserve de mention et de lien vers la source d'origine